

Arnaud Friedmann

Le Trésor de Sunthy



lucca
éditions

Pour Manon et Camille.

(San Benedetto del Tronto, été 2018)

**Le bon historien, lui, ressemble
à l'ogre de la légende.
Là où il flaire la chair humaine,
il sait que là est son gibier.**

Marc Bloch,
Apologie pour l'histoire
ou métier d'historien

Première partie

**Le dossier bleu
pâle au fond
du tiroir**

Toute connaissance d'un esprit
humain est une connaissance
par traces.

- **G**arance, ça fait « bourge » comme prénom, on ne te l'a jamais dit ? Pourtant, tu n'as pas l'air bourge, quand on te voit. Tes parents non plus, d'ailleurs. Enfin, surtout ton père.

Je me fixe dans le miroir. J'y traque des preuves qui indiqueraient que je fais ou que je ne fais pas bourge. J'aimerais avoir mon père sous les yeux pour me livrer au même exercice à son sujet.

J'ai du mal à me souvenir des visages. À les distinguer. Ce trouble porte un nom compliqué que j'ai mémorisé et que j'utilise quand je veux me faire mousser : prosopagnosie. Peut-être que se faire mousser avec des mots compliqués, ça fait bourge aussi ?

Bourge...

Depuis ce matin, je n'arrête pas de ressasser la phrase de Corentin. Pourtant, jusque-là, rien de ce qu'il disait ne m'avait perturbée ni même vraiment intéressée. Je chasse l'idée que je pourrais être amoureuse de lui sans m'en être rendu compte, comme Scarlett O'Hara et Rhett Butler, même si les protagonistes d'*Autant en emporte le vent* ne se sont pas connus en sixième au collège Stendhal de Besançon, mais dans une soirée mondaine à Twelve Oaks, au fin fond de la Géorgie esclavagiste.

Je ne suis pas amoureuse de Corentin. Au mieux, il pourrait faire office de frère, pour me délivrer de ma condition de fille unique. Ou plutôt de cousin éloigné – frère, ce serait lui accorder plus de place dans ma vie qu'il n'en mérite, avec ses réflexions à la noix.

Tout de même, j'aimerais savoir sur quoi il se base pour affirmer que je n'ai pas l'air bourge. Est-ce que je dois prendre sa remarque comme un compliment ? De toute façon, les compliments de Corentin ne me font aucun effet.

Je reprends mon inspection dans le miroir. Eye-liner discret, tee-shirt à la mode rentré sous le pantalon, poitrine trop plate à mon goût, appareil dentaire... je tire la langue à mon reflet, ça me fait rire toute seule d'être capable de ces gamineries à quatorze ans.

Voilà peut-être ce qui m'empêche de ressembler à une bourge : mon côté clown.



Le soir, à table, je pose la question à mes parents : ça les rassure que je leur pose des questions d'ordre très général sur la vie, la marche du monde, les rapports entre les gens... Ils ont dû lire des analyses poussées sur les risques liés à l'adolescence chez les filles uniques, surtout celles qui ont eu jusqu'à treize ans un comportement exemplaire et des résultats scolaires exceptionnels. Du coup, ils cherchent tous les signes apaisants qui attestent de ma capacité à ne pas couper les liens avec eux.

- Est-ce que vous diriez qu'on forme une famille bourgeoise ?

Je m'applique à ne pas utiliser de mots abrégés, à employer des tournures en langue soutenue, pour les mettre dans de bonnes dispositions. J'ai hésité

à dire : « Est-ce que vous diriez que nous formons une famille bourgeoise ? » mais, à l'oral, la première personne du pluriel ne passe vraiment pas.

– Pourquoi tu demandes ça ?

Comme à son habitude, mon père répond à ma question par une autre question – sans respecter l'inversion sujet-verbe des propositions interrogatives, bravo pour l'exemplarité. Ce doit être un truc qu'il a trouvé pour se donner le temps de chercher une réponse correcte et qu'il utilise quand il doit annoncer une mauvaise nouvelle à ses patients.

Ma mère lève les yeux au ciel, pour marquer à quel point tout ce qui sort de ma bouche depuis un peu moins d'un an lui paraît inapproprié. Je me demande si elle agit de la même manière avec les clients qui lui confient leur dépression dans son cabinet. Il y en a peut-être qui l'ont vue faire et qui ont renoncé à poursuivre les séances.

– Pour savoir.

Comme mon père semble décidé à ne pas aller plus loin que sa question, ma mère se lance dans la réponse – il ne faut pas la pousser beaucoup : ma mère adore les longs monologues et les explications précises.

– Garance, ton père est médecin généraliste, et moi, je suis psychanalyste. Du point de vue des revenus, on peut considérer qu'on fait partie de la moyenne bourgeoisie. Après, il faut s'entendre sur ce que tu veux dire par bourgeoisie ...

Par réflexe, je me prépare à prendre l'attitude qui me réussit si bien au collège : celle de l'élève

captivée par l'énoncé du professeur, alors que mon cerveau se désintéresse des mots qu'il reçoit. Quand la phrase monte en signe d'interrogation, ma tête s'incline en écho pour marquer l'approbation, simuler l'envie que l'information se poursuive. Quand la phrase descend pour marquer une affirmation, ou une conclusion, je lève les yeux pour signifier mon attention.

Mais, ce soir, je n'ai pas la patience de laisser ma mère se lancer dans de longues explications. J'enchaîne donc, sans la laisser poursuivre :

- Pourtant, Corentin, il dit que je n'ai pas l'air d'une bourge. Et que toi encore moins, papa.

Il y a un silence. À la manière qu'a mon père de regarder ma mère, je sais qu'il lui transmet la charge de me répondre, même si ma phrase le concernait en priorité. Ce genre de dérobadie lui arrive dans les situations de crise, comme lorsque j'avais évoqué la possibilité d'arrêter l'option latin au motif que ça ne servait à rien d'étudier une langue *morte* - le conseil venait de Corentin.

- Il est probable que Corentin soit jaloux de notre situation, c'est tout. Comme j'étais en train de te l'expliquer avant que tu ne m'interrompes, nos revenus nous classent dans la catégorie de la bourgeoisie moyenne. Toutes ces données se calculent très précisément en additionnant les salaires et les biens possédés, cela permet de ranger les gens selon des déciles, j'y reviendrai tout à l'heure si ça t'intéresse. Bref, nous sommes des bourgeois moyens. Nous n'avons pas les signes

distinctifs qui caractérisent la grande bourgeoisie, à laquelle ton ami faisait sans doute allusion.

– Pas même mon prénom ?

Cette fois, le silence est plus long. Mon père prend son temps pour porter son verre à la bouche et le déguster comme s'il s'agissait d'un grand cru, alors qu'il ne contient qu'un tiers de Perrier tiède. Ma mère termine de couper et de manger sa viande en faisant cliqueter trop fort les couverts sur l'assiette.

– Garance Tran, ça ne sonne pas vraiment bourgeois, non ?

Mon père fait la même tête que lorsqu'il a placé une de ses plaisanteries qui ne font rire que lui. Même en me forçant, je ne vois pas ce qu'il y a de drôle dans sa remarque.

– Ça, c'est vraiment malin !

Ma mère pose sa serviette sur la table plus brusquement qu'à l'ordinaire, puis quitte la cuisine comme si un drame familial venait de s'y produire, sans même m'avoir expliqué comment se calculent les déciles qui permettent de caractériser les bourgeois comme moyens ou grands – et petits aussi, je suppose.

La porte claque. J'écarquille les yeux. Il paraît que l'adolescence est la période de l'incompréhension maximale entre parents et enfants : je ne pensais pas que ce serait le cas pour des motifs si futiles.

– Finis ton plat. Je t'expliquerai tout à l'heure ce qui a fâché ta mère.

Dans la famille, c'est ma mère la psychanalyste ; mais c'est quand même sur mon père que je compte pour percer les mystères de nos non-dits.



Je joue mécaniquement à *Candy Crush* dans ma chambre, sans me préoccuper du score ni même que mon cerveau soit relié à l'écran. Il serait plus exact de dire que mes pouces jouent tout seuls pendant que mon esprit repasse en boucle la conversation qui a précédé.

Grâce à Corentin, j'ai appris ce soir – à quatorze ans et sept mois – que c'est à ma mère que je dois mon prénom. Mon père n'était pas d'accord. Il aurait préféré quelque chose de moins classique, parce qu'il trouvait le contraste trop marqué avec une partie de mes origines. Et avec notre nom de famille.

J'ai toujours su que Grand-Père était cambodgien. Mes yeux légèrement bridés me valent des surnoms originaux, comme « Chinoise » ou « Mangeuse de nems » – merci, Corentin. Quand on me pose des questions sur l'origine de mon nom de famille, je réponds qu'il vient de l'est du Cambodge, selon la formule que mon père m'a demandé d'utiliser. En général, personne n'en sait guère plus que moi sur le Cambodge, encore moins sur l'est du Cambodge. Du coup, les gens passent à autre chose.

Je n'avais jamais imaginé que mes parents avaient pu se poser ce genre de questions avant ma

naissance – pas sur le choix de mon prénom, je sais que c'est un sujet de débat dans toutes les familles : Corentin a bien failli s'appeler Rodolphe ! Non : sur le lien entre mon prénom et notre nom.

Je m'étais encore moins douté qu'il restait suffisamment de traces de cette discussion pour qu'à son évocation ma mère quitte la salle à manger en claquant la porte quinze ans plus tard.

– Vous n'étiez pas d'accord du tout à l'époque ?

Mon père a eu son sourire d'apaisement, celui qui semble toujours indiquer que rien n'est grave – je ne sais pas ce qu'il fait de ce sourire quand il annonce une maladie incurable à un patient.

– Mais si. Très vite, je me suis rangé à l'avis de ta mère. D'ailleurs, une partie de moi trouvait convenable de te doter d'un prénom bien français.

Pour la deuxième fois de ma vie, je l'entendais faire référence à la France en l'opposant à ses origines. La première, je m'en souviens comme si c'était hier : je rentrais de l'école primaire et j'avais demandé de quel pays on venait. Il était devenu tout rouge et avait crié d'une voix un peu trop haut perchée :

– On est français, tu entends ? Si on te pose la question, tu dois toujours répondre que tu es française. Et refuser toute discussion sur le sujet. Tu peux juste préciser que ton nom de famille est d'origine cambodgienne. De l'est du Cambodge. Rien d'autre. C'est compris ?

Ma mère, ce jour-là, l'avait regardé avec l'air cent pour cent approbateur qu'elle ne prenait que

dans les cas graves nécessitant une totale cohésion parentale – comme elle le ferait plus tard quand il me dirait en détachant chaque syllabe et en frappant la table en rythme du plat de sa main : « Le latin, c'est non né-go-cia-ble ! »

Dans ces situations-là, je sais qu'il est inutile de lutter. *Si vis pacem, para bellum*, ou à peu près – manière de dire que je réserve mon énergie pour des causes moins perdues d'avance, mais je ne connais pas de citation latine qui traduise exactement ma réaction.

Donc ce soir, à 21 h 27 – je regardais par hasard l'heure sur l'écran du micro-ondes –, mon père a dit : « Un prénom bien français. »

Notre rapport à la France n'est donc pas si évident...

Comme je devais répondre au SMS de Margaux avant 21 h 30, je suis montée dans ma chambre sans réclamer d'explications plus détaillées sur la contradiction que je ressentais entre sa phrase du soir et celle qu'il avait prononcée dix ans plus tôt.

Maintenant que j'ai répondu à Margaux – « Moi aussi je V bi1 et G tro hâte d'être à 2main » –, je regrette de n'avoir pas demandé à mon père de préciser ses propos.

Et de ne pas l'avoir observé en me demandant si moi je trouvais qu'il avait l'air d'un bourge, moyen ou grand. Ou pas bourge du tout.

Maudite prosopagnosie !



Chaque mercredi midi, mon père vient me chercher au collège. Il m'attend sur un parking en contrebas de l'établissement. Au début, qu'il se gare si loin me paraissait étrange ; maintenant, je me dis que c'est une bonne idée. Quand j'arrive près de lui, je peux le laisser me prendre dans ses bras sans que mes amis le voient faire. Ensuite, nous allons manger au McDo, même s'il me répète chaque fois que les burgers sont mauvais pour la santé.

Les parents ne sont pas toujours cohérents.

Pendant le trajet, je décide de revenir à la charge.

– C'est quoi cette histoire de prénom français pour lequel maman et toi n'étiez pas d'accord ?

Il a un sourire en coin et l'air content que je n'aie pas abandonné le sujet. Il me donne l'impression de faire semblant de conduire, comme si notre sortie était un leurre. Comme si la voiture et le trajet vers le McDo, la routine de nos mercredis midis en tête à tête, n'avaient servi qu'à préparer cette discussion. Quelques gouttes de pluie picorent le pare-brise, le ballet des essuie-glaces a quelque chose d'hypnotisant.

– C'est étrange de devenir parent, tu verras si ça t'arrive un jour. Des idées nouvelles te viennent en tête, des choses auxquelles tu n'aurais jamais cru penser... Moi par exemple, j'ai passé toute ma vie à essayer de me démarquer des origines cam-

bodgiennes de mon père. Et pourtant, quand ta mère m'a annoncé qu'elle était enceinte, et plus encore quand on a su que tu serais une fille, j'ai eu l'envie de te donner un prénom qui rappellerait le Cambodge. Il paraît qu'une de mes cousines, là-bas, que je ne connais pas, s'appelait Phaneth : je trouvais ça très joli. Je m'étais dit que ça ferait plaisir à ton grand-père que je te donne ce prénom. Ta mère n'était pas emballée, c'est le moins qu'on puisse dire. Je me suis rangé à son avis. Après tout, j'avais passé ma propre jeunesse à essayer de me fondre dans un moule bien français, à exagérer mon accent franc-comtois et à devenir incollable sur nos ancêtres les Gaulois, ce n'était pas pour contraindre ma fille à s'appeler « Celle qui découvre l'âme des êtres et des choses ».

- Fanette ? Mais c'est français comme prénom ? J'ai une copine dans ma classe qui...

- Non, Phaneth : P-H-A-N-E-T-H. Phonétiquement, c'est sûr, ça pouvait passer. C'est l'argument que j'ai utilisé pour tenter de convaincre ta mère... Sans succès.

Pendant qu'on quitte la deux fois deux voies en direction de la zone commerciale, je laisse infuser en moi l'idée que j'aurais pu m'appeler Phaneth, sans parvenir à savoir ce qui l'emporte du regret ou du soulagement. Est-ce que ça aurait changé ma vie ? Est-ce que Corentin aurait trouvé ça exotique ?

- Phaneth, c'est un prénom bourge, au Cambodge ?

Mon père éclate de rire et manque de caler pendant son créneau, au point que je me mets à craindre qu'il n'emboutisse la voiture à côté de la nôtre.

– Je n'en ai aucune idée, ma Gaga. Il faudra que tu demandes à ton grand-père. Tu sais, pour tout ce qui concerne le Cambodge, je ne suis vraiment pas calé.

Le surnom de Gaga dont mon père persiste à vouloir m'affubler m'horripile. Si je m'étais appelée Phaneth, qu'aurait-il inventé ? Ma Fafa ?? Ma Nénette ???

– OK, je demanderai à Grand-Père pour ma prochaine visite à l'hôpital. Mais, par pitié, ne m'appelle plus ta Gaga !

Au moment où je prononce cette phrase, j'aperçois juste à côté de nous sur le parking Corentin et sa mère, qui se pressent sous un grand parapluie barré d'une publicité pour des assurances. Je deviens toute rouge, prie pour qu'ils ne m'aient pas entendue.

A priori, il semble que non. La mère de Corentin salue mon père avec beaucoup de politesse, échange avec lui quelques phrases convenues sur la météo et le niveau de notre collège, comme elle l'aurait fait avec n'importe quel autre parent d'élève bourgeois de sa connaissance. Le parapluie avec son logo publicitaire ne fait pas très bourge, je me retiens de le faire remarquer à Corentin. Mon père, avec son long manteau, a l'air plus distingué, même si des gouttes obstruent ses lunettes et l'obligent à loucher un peu.

- Il n'est pas très fort en créneau, ton père, en tout cas, me glisse Corentin avec une grimace pendant que les adultes terminent leurs politesses. Ça vaut bien le coup d'avoir une si grosse voiture si on ne sait pas la conduire.



Pour la première fois depuis le début de sa maladie, je rends visite seule à Grand-Père. L'arrêt de bus de l'hôpital ne se trouve qu'à quatre stations de celui de mon collège, j'aurais pu m'y rendre plus tôt. Je m'en veux de ne le faire qu'à cause de cette histoire de prénom.

Dans le hall, je me sens plus mal à l'aise que lorsque je suis accompagnée de mes parents. Il me semble qu'il y a davantage de malades qui déambulent avec des sondes rattachées à des poches transparentes, qui paraissent tristes ou condamnés. L'odeur fade et l'atmosphère impersonnelle des couloirs provoquent en moi une sorte de malaise. L'envie de rebrousser chemin.

Dans l'ascenseur, c'est pire. J'ai l'impression que tout le monde me dévisage. Je réalise que je n'ai absolument pas anticipé ce que j'allais dire à Grand-Père. C'est un homme très réservé, qui m'a toujours impressionnée ; il n'inspire pas vraiment les confidences. Je me vois mal débouler dans sa chambre avec mon énergie désordonnée d'adolescente et claironner : « Dis, ça t'aurait fait plaisir que je m'appelle "Celle qui découvre l'âme des

êtres et des choses” en hommage à ton pays d’origine ? »

Je me souviens des visites que nous lui faisons les dimanches, dans son appartement du quartier de Planoise. Dans le hall d’entrée, nous étions accueillis par le portrait en noir et blanc de ma grand-mère, disparue douze ans avant ma naissance. Je ne connaissais d’elle que cette image : son regard se perdait dans le vague, et la photo dégageait une poisseuse sensation de tristesse. Mon père semblait toujours mal à l’aise, pressé de partir. La conversation ne prenait jamais un tour personnel, comme si les deux veillaient soigneusement à ne pas s’aventurer hors du sentier battu des banalités. Ma mère donnait l’impression de juger l’immeuble indigne de son statut. Un jour, en rentrant chez nous, elle avait dit à mon père : « Quand même, il pourrait déménager dans un endroit moins sordide, non ? », et la manière dont elle avait prononcé ces mots m’avait durablement marquée.

Quant à moi, je me sentais si intimidée que je n’ouvrais presque jamais la bouche – « Qu’est-ce que cette enfant est sage, c’est très bien ça », concluait Grand-Père en nous raccompagnant à la porte et en me gratifiant d’une caresse légère sur les cheveux.

C’est décidé : au quatrième étage, j’attendrai que les trois personnes qui vont au même niveau que moi aient disparu dans les couloirs, puis je partirai. Je dirai à mon père que j’ai eu un imprévu

et que je reporte ma visite au lendemain... ou au surlendemain.

Je ne reviendrai que lorsque j'aurai mieux anticipé ce que je souhaite demander à Grand-Père.

Les portes de l'ascenseur tardent à se refermer. Deux infirmières apparaissent, poussant devant elles des chariots chargés de produits médicaux. Elles me dévisagent bizarrement – du moins, je ressens cette impression. Pour dire quelque chose, je leur demande en bafouillant quel couloir conduit à la chambre 452. L'une d'elles tend l'index vers la gauche en me souriant, et je me retrouve à emprunter le chemin qu'elle m'a indiqué.

Arrivée devant la porte 452, je n'ose plus rebrousser chemin.

Je frappe.

– Entrez.

Après le bonjour et la bise un peu distante sur la joue amaigrie de Grand-Père, je ne sais plus quoi dire. D'ordinaire, mon père et ma mère se chargent de la conversation. Moi, j'attends la fin de la visite en m'ennuyant un peu ou en piochant dans le ballotin de petits-fours que ma mère lui offre à chaque visite. Elle achète ces gâteaux dans ce qui est sans conteste la pâtisserie la plus bourgeoise de la ville. Grand-Père, pourtant, n'en mange jamais – en tout cas, jamais en notre présence.

Je n'ai rien apporté. Je ne sais pas si je dois m'en excuser.

– C'est gentil à toi d'être venue me voir. Tu n'es pas à l'école ?

Bien qu'il s'agisse d'une question purement rhétorique – il est évident que je ne suis pas au collège, sinon je ne me trouverais pas dans sa chambre d'hôpital ; par ailleurs, Grand-Père, aussi âgé soit-il, doit se souvenir que les cours terminent à 17 h 30 –, je m'empresse de répondre, en ajoutant des précisions superflues sur mon emploi du temps, mes matières préférées, les professeurs qui m'intéressent.

– Et l'histoire ? Tu aimes l'histoire ?

Difficile, puisque Grand-Père semble attacher un intérêt particulier à cette matière, de lui avouer qu'une seule heure de cours avec M. Rossignol suffirait à dégoûter n'importe quel élève normalement constitué de l'histoire – sans parler de la géographie. Je hoche la tête d'un air dubitatif.

– C'est important, l'histoire. Si on connaît les erreurs du passé, on peut essayer de ne pas les reproduire. Et puis, ça permet de savoir d'où l'on vient.

J'aperçois l'ouverture et je fonce sans réfléchir.

– Un peu comme quand papa avait prévu de m'appeler Phaneth pour commémorer nos origines cambodgiennes.

À la tête que fait Grand-Père, je réalise immédiatement que j'ai parlé trop vite. D'ailleurs, je ne suis pas certaine que le terme « commémorer » soit le plus approprié. Grand-Père parle avec une grande parcimonie, il apporte toujours un soin maniaque à employer les mots justes. Son débit est très lent. Sa diction particulière et la préciosité de son lan-

gage m'ont souvent exaspérée. Il donne l'impression de vouloir jouer au professeur, au vieux sage.

Un silence s'installe, et je me sens vraiment gênée. En regardant autour de moi, j'aperçois le ballotin du samedi précédent. Le rebord est entrouvert, ce qui me permet de constater que, à part ceux que j'avais grignotés, aucun gâteau n'a été consommé.

– Je peux t'en piquer un ?

Il m'autorise d'un signe de tête. Je choisis une tuile en chocolat dont le glaçage me paraît particulièrement épais. Je savoure. Le regard de Grand-Père fixé sur moi ne me dérange pas. Il a l'air bienveillant, même s'il ne semble pas disposé à reprendre la parole.

Avant que je n'aie eu besoin de lui demander, il hoche à nouveau la tête pour me permettre de continuer ma razzia sur les pâtisseries. Je me dis que la visite pourrait se terminer comme ça : je mangerais encore trois ou quatre gâteaux, puis je prétexterais des devoirs à finir pour quitter l'hôpital. Mais, alors que j'attaque une bouchée aux amandes, il murmure avec un sourire triste :

– C'est très joli, Phaneth.

Des larmes se mettent à couler sur ses joues, sans un bruit. C'est la première fois que je vois un adulte pleurer ; la première fois que je vois quelqu'un pleurer silencieusement dans la vraie vie. Je n'ose plus bouger. La portion de bouchée aux amandes reste coincée sous ma joue et me confère l'allure d'un hamster de cire.

– Donne-moi ta main.

Il tend la sienne vers moi : je remarque à quel point elle est maigre et décharnée. Je pose ma paume sur ses doigts ouverts, déglutis avec difficulté.

– Excuse-moi pour ce moment de faiblesse. Ce prénom m’a rappelé un souvenir douloureux, qui ne correspond pas au plaisir que j’ai à te voir si belle et si vivante en face de moi.

Il fait un effort pour se reprendre, minimiser ce qui l’a poussé à pleurer. La situation est complètement nouvelle pour moi. Je n’ai aucune idée de la manière dont il faut se comporter avec un adulte qui pleure, *a fortiori* quand cet adulte est votre grand-père et qu’il est connu pour l’extrême pudeur de ses sentiments. Dans ma tête, je teste quelques phrases possibles, sur le modèle de celles que j’échange avec Margaux dans les moments de crise – « Tu veux me parler de quelque chose ? » ; « Je suis là si tu veux te confier à moi ». Aucune ne me paraît convenir au cadre d’une chambre d’hôpital ni à l’histoire de mes relations avec Grand-Père.

– Tu dois avoir tellement de choses plus intéressantes à faire que passer la fin de ton après-midi avec un vieillard qui pleurniche comme un bébé. Va retrouver tes amis dehors, profiter de la vie. Si tu veux repasser un jour, toute seule comme aujourd’hui, tu seras toujours la bienvenue.

J’essaie de lui répondre que j’ai tout mon temps, mais il m’attire à lui pour m’embrasser et, après cet

au revoir, je n'ai plus aucune raison de demeurer dans sa chambre.

Une fois dehors, j'appelle Margaux. Nous convenons de nous retrouver chez elle une demi-heure plus tard. Comme l'avait pronostiqué Grand-Père, je me sens emplie d'une énergie formidable pour profiter de la vie et de mes amis, malgré la culpabilité que j'éprouve à m'éloigner si vite de la chambre 452.

Et le regret de n'avoir pas pris le cannelé à la pistache demeuré seul sur la première couche du ballotin de chez Baud.

